

Le sens de la permanence du peuple juif pour saint Bernard

L'engagement de l'abbé de Clairvaux par rapport au peuple juif va plus loin que la simple tolérance et la simple protection, attitudes qui connotent un aspect de la pratique historique de l'Église, en particulier des papes. On aurait pu assimiler ce respect à l'égard du peuple de la première Alliance qui scrute les Écritures, à un courant de cette époque caractérisé par un renouveau d'attention à la lettre du texte biblique, et illustré par les Victorins André et Richard. À ce sujet, il eût été séduisant de voir en Bernard de Fontaine un disciple de celui qui fut son abbé quand il était jeune moine à Cîteaux, dans les années 1112-1115, Étienne Harding. Celui-ci n'avait-il pas envoyé consulter des rabbins pour des questions d'authenticité du texte biblique à partir de l'hébreu (*veritas hebraica*) ? Les riches enluminures du premier scriptorium de Cîteaux, n'étaient-elles pas le signe de cette vénération de la lettre ? Nous aurions pu alors établir des liens, même indirects entre Rachi, le maître juif de Troyes, et l'abbé de Clairvaux, mais, en fait, il y a bien peu d'éléments pour cela. Pour Bernard, rester fixé à la lettre, c'est ne pas connaître le Christ, que l'on soit juif ou même chrétien, c'est n'avoir que des croûtes à ronger selon les mots mêmes de la *lettre 106* à Henri de Murdach, un écolâtre qui, comme bien d'autres de tous les temps, en restait à la lettre, autrement dit, demeurait extérieur au texte sans se laisser interpeller vraiment par lui.

Ce n'est donc pas dans le goût des Écritures, pourtant si présent chez l'abbé de Clairvaux, ni même par un sens humanitaire tout aussi présent chez lui dans sa défense des pauvres, qu'il faut chercher une explication à son attitude par rapport au peuple juif. Ses interventions pour défendre les juifs avant la deuxième croisade se fondent sur une théologie, c'est donc cette perspective qui sera présente dans mon propos.

Dans un premier temps, je souhaite partir d'une réflexion actuelle du théologien Christian Duquoc dans un article intitulé : *La Mission d'Israël dans le temps de l'Église*¹. Cet article tente de répondre aux trois questions suivantes : Quelle est la place d'Israël dans le temps de l'Église ? Faut-il parler d'une permanence de son élection ? Jouit-il encore d'une vocation religieuse spécifique ? À partir de la pluralité du Nouveau Testament, l'auteur dégage trois positionnements qui traversent l'histoire de l'Église :

1 – La déchirure expliquée : Israël a refusé le Christ, l'Église prend la place du peuple juif qui n'a plus de mission spécifique, on tend alors à gommer son identité avec toutes les dérives qu'a connues l'histoire chrétienne. Israël porte le poids d'une malédiction.

2 – La déchirure banalisée : La guerre juive, les événements de 70 et de 130, sont purement politiques et n'ont aucune portée religieuse. On fait preuve de tolérance ou on protège le peuple juif, mais on ne s'interroge plus sur le dessein de Dieu à son sujet, sur une articulation dialectique positive ou négative avec le christianisme.

3 – La déchirure assumée : C'est Paul, qui de manière insurpassable donne les clefs de cette lecture théologique dans les chapitre 9 à 11 de l'épître aux Romains. Les dons de Dieu sont sans repentance ; ainsi le faux pas d'Israël qui ne reconnaît pas le Christ, ne pèse pas sur son devenir ultime ; il est même une bénédiction pour l'humanité, car Israël entré dans une voie négative a permis de lever l'interdit pesant sur les païens : l'Alliance leur est désormais ouverte. Ce faux pas nécessaire pour qu'apparaissent à la fois la grandeur d'Israël et sa limite, s'inscrit dans un jeu dialectique qui bénéficie pour l'instant aux païens, mais qui, à terme, s'avérera être une bénédiction pour Israël.

Saint Bernard dans une longue tradition

Comment situer saint Bernard, homme de son temps, par rapport à ces positionnements ?

Tout d'abord, il n'est pas un auteur systématique, on trouve chez lui une diversité d'échos, certains passages peuvent sembler durs par rapport aux juifs et à la Synagogue opposée à l'Église, par exemple dans le *sermon 14 sur le Cantique*. Par contre, elles se retrouveront mère et fille, comme nous le verrons dans un étonnant passage de la fin des *sermons sur le Cantique*.

¹ Dans *Lumière et vie* 242, avril-juin, 1999, p. 51-61.

Souvent dans les œuvres de Bernard, « le juif » représente un type symbolisant une attitude ; il ne vise donc pas concrètement les juifs de son temps et ses lecteurs le savent. Par exemple, comme nous venons de le voir, « le juif » est le type de celui qui en reste à la lettre qui tue, il n'a que des croûtes à ronger et ne goûte pas à la nourriture du sens spirituel qui est le Christ et l'Évangile. « Le juif » représente aussi une attitude légaliste qui ne connaît pas la miséricorde, cela vise aussi les chrétiens : par exemple dans *l'Apologie* à Guillaume de Saint-Thierry (10-11). Bernard mettra ses frères cisterciens en garde contre une attitude suffisante et pharisaïque par rapport aux autres moines. Mais « le juif » est aussi assimilé au moine qui pratique avec justesse les observances, par exemple au *sermon I, 3, après l'Octave de l'Épiphanie*. Il s'agit des noces de Cana avec les six jarres pour la purification.

Ces jarres nous devons les disposer, ou plutôt montrer qu'elles sont ainsi disposées pour la purification des véritables juifs ; juifs non pas selon la lettre, mais selon l'esprit.

Le vrai moine, bien qu'il ne soit plus soumis à la lettre, est observant comme un vrai juif, et donc cohérent dans sa pratique.

Bernard s'insère dans une longue tradition théologique qui remonte à l'épître de Paul aux Romains et aux Pères de l'Église, en particulier à saint Augustin. La permanence du peuple juif et sa dispersion y sont présentées comme signe *a contrario* de l'accomplissement des Écritures dans le Christ, et comme mémoire de la passion : Israël n'a pas trouvé celui qu'annonçaient les Écritures et continue à le chercher, la passion est le signe du péché en tant qu'il est rejet de l'envoyé de Dieu. Cette ligne n'est pas sans risque et peut amener à rejeter le péché sur le peuple juif. Ce qui a servi de prétexte à bien des persécutions. En fait, l'endurcissement est ancien, avec la persécution, voire l'élimination des prophètes, il ne concerne pas qu'Israël mais tous les hommes. « Tous ont péché » dira saint Paul (Rm 3, 23). Une autre ligne, qui a également été celle de saint Paul et de saint Bernard après lui, est de reconnaître que le « salut vient des juifs » (Jn 4, 22) et que l'accomplissement final, eschatologique, ne peut advenir sans eux. Ils sont donc aujourd'hui le signe nécessaire, précieux et spécifique de ce qui est encore à venir, d'où la nécessité de leur présence à travers l'histoire. Dans la *lettre 365*, adressée à l'archevêque de Mayence avant la deuxième croisade, Bernard s'oppose vigoureusement aux pogroms qui se répandaient dans la vallée du Rhin. Quant à la *lettre 363*, qualifiée de lettre encyclique sur la croisade, elle affirme :

D'autre part mes frères, je vous enjoins – non pas moi, mais l'Apôtre de Dieu avec moi – de ne pas croire à tout esprit. Nous avons appris,

et nous nous en réjouissons, qu'en vous s'enflamme un zèle pour Dieu, mais il est absolument indispensable que ne fasse pas défaut la modération de la science. Il ne faut pas persécuter les juifs. Il ne faut pas les tuer ni même les expulser. Questionnez ceux qui connaissent l'Écriture sainte, demandez-leur quelle prophétie sur les juifs ils ont lue dans le Psaume : *Dieu, dit l'Église, m'a indiqué à propos de mes ennemis de ne pas les tuer, de peur que mes peuples n'oublent* (Ps 58, 12). Ils sont pour nous des lettres vivantes qui nous rendent constamment présente la passion du Seigneur. C'est pour cela qu'ils ont été dispersés dans tous les pays, afin d'être partout les témoins de notre Rédemption, tout en subissant le juste châtement d'un tel crime. C'est pourquoi l'Église qui prend la parole dans ce même Psaume, ajoute : *Disperse-les dans ta force et renverse-les, Seigneur mon protecteur (ibid)*. Et il en est ainsi : ils ont été dispersés. Ils ont été renversés ; ils subissent une captivité cruelle sous des rois chrétiens. Cependant, *au soir ils se convertiront* (Ps 58, 15) *et alors ils seront de nouveau pris en considération* (Sg 3, 6). Enfin, quand la totalité des nations sera entrée, tout Israël sera sauvé, dit l'Apôtre (cf. Rm 11, 25-26).

Le paragraphe suivant donne un argument supplémentaire : si les juifs sont totalement écrasés, comment pourra-t-on espérer leur conversion finale et le salut qui leur a été promis pour la fin des temps ?

Saint Bernard est un homme de son temps, il interprète la dispersion du peuple juif comme le châtement d'une faute. Mais il ne voit aucune raison d'accentuer dans un esprit de vengeance ce châtement déjà lourd : « ils subissent une captivité cruelle sous des rois chrétiens » dit Bernard, propos qui tend plutôt à attirer sur eux la compassion et la protection.

« Le prophète aveugle² »

Après avoir considéré saint Bernard héritier d'une longue tradition, prenons en compte son apport spécifique, que nous pourrions caractériser ainsi : « Les juifs comme chair du Christ. » Pour cela je voudrais partir d'un commentaire du récit de la bénédiction de Jacob par Isaac en Genèse 27, commentaire que fait l'abbé de Clairvaux dans l'*Éloge de la Nouvelle Milice* (les Templiers) au paragraphe 13.

Avant de mourir, Isaac veut bénir, comme il se doit, son fils aîné Ésaü qu'il préfère. La bénédiction, parole efficace, donne autorité à

² Sur ce point et le suivant, je m'inspire de l'article de J.F. HOLTHOF, « Saint Bernard : Les Juifs comme chair du Christ », dans la revue *Sens*, 5, 1991, p. 171-183.

celui qui la reçoit ; mais le plan de Dieu qui inverse souvent les logiques humaines, veut que ce soit le cadet Jacob/Israël qui soit béni. On voit donc Jacob se faire passer pour Ésaü afin de dériver la bénédiction sur lui ; ceci est relativement facile, car Isaac, âgé, est aveugle. Jacob prend les vêtements de son frère et recouvre la peau, qu'il a lisse, par des peaux de chevreau, car Ésaü est très velu.

Dans le commentaire de type allégorique qu'il fait de cette histoire, Bernard, part, comme souvent chez lui, de l'expérience des sens :

- l'odorat, avec l'odeur des vêtements que respire Isaac (Gn 27, 27) est ce qu'il y a de plus extérieur.
- le toucher, avec le fait de palper (Gn 27, 22), suppose le contact, Isaac va en rester là.
- le goût suppose une connaissance de l'identité telle qu'elle est dans sa véritable réalité, sa nudité, comme la peau nue de Jacob. Isaac n'y accède pas puisqu'il se trompe sur l'identité de la personne de Jacob.

À partir de cela Bernard établit un parallèle : le vêtement de l'esprit c'est la lettre. Isaac qui en reste au vêtement n'accède pas au sens spirituel de l'Écriture. Isaac ne touche qu'une chair velue qui évoque l'humanité du premier Adam, marquée par le péché, autrement dit une humanité charnelle. De même pour le Christ, le Verbe est dans la chair, la divinité se manifeste à travers un homme comme nous ; sans la foi, on ne peut le reconnaître dans sa véritable identité. Il est donc facile pour Bernard d'assimiler Isaac au peuple juif qui en reste à la lettre, ne voit en Jésus de Nazareth qu'un homme et ne reconnaît pas le Verbe dans la chair. Ce point de vue chrétien est tout à fait traditionnel. Pourtant Isaac reste, bien qu'aveugle, prophète, puisque sans le savoir, il bénit celui qu'il faut bénir : à travers Jacob, il bénit le Christ, celui qui a revêtu une chair de péché comme la nôtre. Mais il ne parvient pas à la vérité dans sa nudité. Bernard ajoute :

Trompé par cette ressemblance (du Christ avec l'antique homme pécheur), le prophète aveugle, aujourd'hui encore, bénit celui qu'il ne connaît pas, et continue d'ignorer jusque dans ses miracles celui dont lui parle les livres de l'Écriture ; il le touche de ses propres mains en le liant, en le flagellant, en le souffletant, sans rien comprendre même quand il ressuscite.

Ce passage étonnant mérite qu'on s'y arrête : le « aujourd'hui encore » d'un peuple qui semble maintenir son endurcissement en ne

reconnaissant pas celui qu'annoncent les Écritures et qui semble acteur de la Passion peut nous faire frémir. On sait combien de tels propos ont pu donner libre cours à des formes violentes d'anti-sémitisme. Mais le commentaire de la Genèse que fait Bernard permet de corriger la perspective : Israël, comme le vieil Isaac, continue à bénir le Christ sans le savoir. Il respire son parfum, il le touche, il est en contact avec lui comme nul autre, car il est l'os de ses os et la chair de sa chair. Il est témoin de l'Incarnation et de la Passion.

De même qu'il y a une « incarnation continuée » dans la lettre de l'Écriture, il y en a une aussi dans les juifs eux-mêmes. C'est par la chair que se fait le lien. Ainsi il semble bien que l'expression si forte employée par Joseph Ha Kohen, au XVI^e siècle, rapportant le propos de saint Bernard dans sa défense du peuple juif : « toucher aux juifs c'est toucher à la prunelle de l'œil de Jésus car ils sont ses os et sa chair », puisse être l'écho réel de la prédication de Bernard³. Même si Israël en reste à la chair, c'est pour Bernard la raison ultime pour laquelle, il ne faut pas toucher aux juifs, car c'est quand même la chair de Jésus, comme l'a si bien compris Joseph Ha Kohen.

Isaac est le type du peuple juif qui en reste au charnel sans passer au spirituel. Or ce passage du charnel au spirituel est central dans la spiritualité de saint Bernard marquée si fortement par l'Incarnation : dans le processus spirituel, la relation à la chair du Christ, même si cette relation est imparfaite, est incontournable pour accéder à la dimension spirituelle. Autrement dit, il faut passer par l'humain pour rejoindre le divin et suivre ainsi la pédagogie de Dieu qui se fait accessible à notre humanité en devenant homme pour que nous puissions revenir à lui. Cela n'est pas sans incidence pour le rapport à l'Écriture : « Il y a pour Bernard un rapport étroit entre la chair du Christ et l'Écriture⁴ », celui qui n'en reste qu'à la chair est comme celui qui en reste à la lettre, il n'a pas accès au sens spirituel, à la foi au Messie. À la Croix, il ne voit qu'une chair défigurée, il n'a pas accès à la foi du Centurion qui reconnaît en celui qui rend le dernier souffle, le Fils de Dieu (Mt 27, 54). Le sens spirituel est la connaissance de Jésus et de Jésus Crucifié, là encore Bernard rejoint saint Paul⁵.

Les débutants dans la vie spirituelle aussi ont un rapport sensible, affectif, avec la chair du Christ, qui devra être dépassé. Le chrétien comme le juif peut rester fixé à la chair. Bernard en donne de beaux

³ Cf. J.F. HOLTHOF, *op. cit.*, p. 180.

⁴ J.F. HOLTHOF, *op. cit.*, p. 179.

⁵ Voir à ce sujet le *sermon 43 sur le Cantique*.

exemples. Ainsi l'apôtre Pierre qui en restait à un amour trop humain du Maître en refusant la perspective de la Passion. Ce qui lui vaut la réponse dure de Jésus : « Arrière Satan » (cf. Mt 16, 23). Ou Marie-Madeleine, qui veut retenir le Maître ressuscité, alors qu'elle doit apprendre à vivre une autre relation avec lui, celle d'une présence dans l'absence. Ainsi en est-il de chacun de nous, chrétiens, quand nous enfermons le Christ dans nos catégories humaines. Cette conversion est difficile, mais sans elle il n'y a pas de progrès spirituel. Une question demeure cependant, qui concerne les juifs : ne sont-ils pas rivés irrémédiablement à la lettre, à la chair ? Ce « blocage », depuis la réflexion de Paul dans l'épître au Romains (9-11) prend sens, il a permis à l'Évangile de se répandre parmi toutes les nations païennes. Il est permanence d'une « mémoire eschatologique », l'accomplissement est à venir en attendant le « soir où ils se convertiront » (Ps 58, 15).

« Je le ferai entrer dans la chambre de ma mère »

Un texte à la fin des *sermons sur le Cantique* évoque la perspective eschatologique. On peut dater ce passage peu de temps après l'intervention de Bernard en Rhénanie. Il reprend de façon grandiose et définitive le problème des rapports de l'Église et de la Synagogue. À propos du passage du Cantique : « Je l'ai saisi et ne le lâcherai pas que je ne l'aie fait entrer dans la chambre de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a conçue », il commente :

La charité de l'Église est grande puisqu'elle ne se montre pas jalouse de sa rivale la Synagogue, il n'y a pas de plus généreuse bonté que de se montrer disposée à faire connaître celui qu'elle aime à son ennemie, mais ceci n'est pas surprenant quand on sait que le salut vient des juifs. Il est souhaitable que le sauveur retourne au lieu dont il est issu afin de sauver les restes d'Israël.

L'Église lui souhaite non seulement le salut commun mais plus encore :

Plus ? Oui car elle souhaite à la Synagogue le nom et la grâce de l'Épouse et c'est lui souhaiter plus que le salut.

L'Église en effet souhaite introduire celui qu'elle aime non seulement dans la maison de celui qu'elle aime mais jusque dans la chambre de sa mère.

Qui mérite de le recevoir dans sa chambre possède un secret qui n'est qu'à elle. La maison reçoit le salut mais la chambre nuptiale abrite la joie. *Je le ferai entrer dans la maison de ma mère* dit l'Épouse : il ne peut s'agir que de cette maison dont le Christ avait

annoncé aux juifs qu'elle serait *laissée à l'abandon* [...] mais voici que l'Église promet de le ramener et de restituer à la maison de sa mère le salut qu'elle a perdu. [...] Celui qui pénètre dans la chambre c'est l'Époux. Ô puissance de l'amour ! Le Sauveur indigné avait abandonné sa maison et son héritage, mais pour complaire à son Épouse, il s'est laissé fléchir et le voici qui revient, non seulement en Sauveur mais en Époux. Que Dieu bénisse cette fille qui apaise sa colère et lui rend son patrimoine ! [...] Ce n'est pas encore assez, il ajoute : *Je te fiancerai à moi pour toujours, je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans l'amour et dans la compassion*. Mais souvenez-vous bien que celle qui fait obtenir ces tendresses est l'Épouse. Comment peut-elle céder à une autre, lui céder de son propre élan son Époux, et quel Époux ? [...] Elle le souhaite à sa mère par amour filial, non pas pour le lui céder mais pour la faire bénéficier de sa présence. Seul il suffira à toutes deux, ou plutôt elles ne seront plus deux, mais une seule en lui. Car il est notre paix, et c'est lui qui réunit la mère et la fille, afin qu'il n'y ait plus qu'une seule Épouse comme il n'y a qu'un seul Époux (SCt 79, 5-6).

Il y aurait beaucoup à dire de ce passage : l'Église s'y reconnaît fille de la Synagogue sa mère. Saint Bernard fait une distinction surprenante entre la foi qui apporte le salut, mais qui reste extérieure, et l'expérience de l'Épouse, qui est une « connaissance » au sens biblique, connaissance intime, voire mystique. Pour Bernard quand la Synagogue retrouvera son Époux, elle le « connaîtra », lui sera unie au sens fort, car tout, depuis toujours, l'a préparée à cette rencontre. L'Église devrait être la servante discrète de cette rencontre devant laquelle elle s'efface.

De ce fait, par rapport à la mission de l'Église, les juifs ont une place à part. Un passage du *Traité de la Considération* (III, 3) où Bernard s'adresse au pape Eugène III, est très clair à ce sujet :

Tu ne dois rien négliger pour convertir les incroyants, pour retenir les convertis. [...] Tu ne dois même pas négliger les hérétiques et les schismatiques.

Mais les juifs semblent exempts de ce zèle universel :

Pour ce qui est des juifs tu as l'excuse du moment. Une échéance leur a été fixée, qu'il n'est au pouvoir de personne de devancer. Il faut que la totalité des Gentils les précèdent.

Retenons que, pour Bernard, les juifs n'ont pas à faire l'objet de mission de conversion. Cette dernière est à attendre comme l'œuvre de Dieu.

Ouvertures

Pour Éphraïm de Bonn, au XIII^e siècle, à une époque où les relations entre juifs et chrétiens n'étaient pas au beau fixe, l'intervention de Bernard pour protéger les juifs avant la seconde croisade est le signe que « cet homme connaissait et comprenait la religion chrétienne ». Il est étonnant de trouver de telles paroles dans la bouche d'un juif⁶. Elles sont d'une grande pertinence : la protection des juifs n'est pas seulement une question humanitaire, une question de charité chrétienne ou de droits de l'homme, mais une question de foi. Sans la permanence du peuple juif jusqu'à la fin des temps, la foi chrétienne perdrait quelque chose d'essentiel, c'est ainsi que l'on peut interpréter le fameux verset du psaume : « Ne les supprime pas, Seigneur, de peur que mon peuple n'oublie » (Ps 58, 12). Qu'oublierait-il, le peuple chrétien ? L'histoire du salut qui commence dans le Premier Testament et jusqu'à la réalité de l'Incarnation. En étant enraciné dans un peuple, en étant le fruit béni de l'histoire sainte de ce peuple et de sa terre, Jésus de Nazareth est un homme bien réel. Ce n'est pas pour rien que les déviations christologiques niant la réalité de l'humanité du Christ, vont de pair avec une négation du Premier Testament. Dans le contexte du XII^e siècle, la croisade nourrit ce sens de l'Incarnation, d'où l'aberration de tirer prétexte de la croisade pour persécuter les juifs, car ils sont, tout comme la Terre Sainte, témoins de l'Incarnation.

Enfin l'accomplissement de l'histoire n'est pas l'œuvre des hommes mais pur don gratuit de Dieu ; sans cette conscience, toutes les dérives théocratiques seraient alors possibles. La permanence du peuple juif au côté du peuple chrétien, empêche ce dernier, comme une brèche eschatologique, de se refermer sur lui-même, de croire qu'avec l'Église, le Royaume est là. On en connaît les conséquences : système clos sacralisant ses formes et les idolâtrant, c'est la tentation permanente d'un certain catholicisme rejoignant finalement un certain judaïsme quand il s'enferme sous le joug de la loi.

Je voudrais insister sur le fait que Bernard dans son attitude par rapport au peuple juif a su se tenir dans le respect, tout en ne gommant pas les différences. C'est une leçon pour nous : le passé est si douloureux que nos différences sont parfois passées sous silence. Mais c'est bien cette proximité et cette différence acceptées entre nous qui peut être féconde.

⁶ Sur les propos d'Éphraïm, voir Gilbert DAHAN, « Saint Bernard et les juifs », dans la revue *Sens*, 5, 1991, p. 164, et notes, voir aussi Jean-François HOLTHOF, *op. cit.*, p. 171.

Le dialogue entre juifs et chrétiens a sa spécificité. La division entre les chrétiens est un scandale, qui freine la mission des églises. Un des signes avant-coureurs du retour du Christ est que tous les peuples le connaissent et cela ne peut se faire si ses disciples restent divisés. Dans le dialogue avec les autres religions, nous nous rapprocherons de plus en plus pour construire la paix, mais il est probable que jusqu'au bout il ne pourra y avoir d'unité dans la foi. Certes musulmans, juifs et chrétiens se reconnaissent de la descendance d'Abraham. Mais entre juifs et chrétiens, il y a une passion commune pour le Messie. Les uns l'attendent encore, les autres savent qu'il est déjà venu, peut-être le savent-ils un peu trop ? Déjà saint Bernard se lamentait de la tiédeur des chrétiens au moment de la fête de la Nativité par rapport au désir ardent des Patriarches et des Prophètes du Premier Testament (cf. *SCt* 1, 1). Ce désir est encore celui de nos frères juifs. Pour les chrétiens, il devrait raviver l'attente de celui qui doit revenir. Quand il viendra, nos chemins se rejoindront. C'est ce que nous rappelle Bernard de Clairvaux.

Abbaye de Cîteaux
F – 21700 ST-NICOLAS-lès-CÎTEAUX

Joël REGNARD, ocsso